

# JOURNAL DES BENOISTES

## PETIT COURRIER

### DES DAMES

48 RUE VIVIENNE PARIS

#### MODES DE PARIS

LITTÉRATURE, BEAUX-ARTS, THÉÂTRES, ÉCONOMIE DOMESTIQUE

#### MODES

Le panorama des modes de la gravure intérieure vous montre des toilettes nouvelles; elles sont très élégantes puisqu'elles sont destinées à un mariage, mais M<sup>me</sup> Gradoz les fait plus simples pour la ville, tout en leur conservant leurs jolies façons.

N° 1. *Costume en drap ou cachemire blanc brodé et velours mordoré.* — Le milieu du tablier, en drap brodé d'un riche dessin de palmes, est cerné par un panneau en velours qui rejoint les lés de derrière, lesquels sont en peau de soie mordorée; des coques et un long pan en drap blanc descendent presque au bas de la jupe. Le corsage-habit, en peau de sole, à double revers de velours et de drap brodé, s'ouvre sur un plastron blanc à col droit; draperie-ceinture en soie cachant le bord du corsage. La manche se compose d'un bouillon en drap blanc, sur lequel remonte un revers brodé, et d'une manche plate en velours. Sac-marquise en satin suspendu au bras par de longues attaches. Patron découpé.

N° 2. *Costume en faille vert-de-gris brochée blanc*



Costume en pékin gris de deux tons.  
De Madame Brun-Cailleux, 11, rue du Marché-Saint-Honoré.

et faille unie. — Jupe en faille brochée, plissée de plis couchés moyens. Corsage en uni, garni d'un col revers en broché; sous ce revers, cintré au bas, se chiffonne une longue écharpe en uni, laquelle se croise à la taille, sous une haute ceinture agrafée derrière, et dont les longs pans frangés descendent devant jusqu'au bas de la jupe. L'encolure ouverte, est drapée de crêpe vert-de-gris. Manche à gigot en uni. Cette façon est charmante en lainage uni et rayé ou broché.

N° 3. *Costume en taffetas gris foncé à rayures maïs.* — Jupe garnie d'une ruché pivoine et redingote-habit à pointe devant; écharpe assortie garnie, au contour, d'un effilé mousse. Capote-béguin en paille de fantaisie; sur le bord est appliquée une dentelle brodée, pouf de plumes devant.

N° 4. *Costume en faille française et velours bleu turquoise de deux tons.* — Le devant et le côté de la jupe en faille plissée de très fins plis cousus, arrêtés à six centimètres du bord inférieur qui est effiloché. Ce devant est coupé, verticalement, par cinq bandes en velours terminées en patte. Les lés de



derrière, en velours, sont le prolongement du dos du corsage qui est princesse. Le devant, en faille, est ouvert sur une chemisette brodée d'or et de soies aux nuances éteintes; il est garni d'une ruche faite de soie effilochée. Demi-ceinture plissée devant, et arrêtée de côté par le chou qui fixe la longue coque et le pan qui tombent à gauche. Manche droite en velours, s'arrêtant au coude; le bas de cette manche est en faille et dessine le bras. Les cheveux sont pris, derrière, par trois barrettes en ruban qui se réunissent, devant, sous un nœud-aigrette.

N° 5. *Robe pour la mère de la mariée, pouvant faire aussi toilette de réception et d'intérieur. Peau de soie chaudron et même tissu à rayures brochées cachemire.*

— Tablier en soie chaudron et jupe à traîne en pékin. Dos et côté du devant en pékin, ainsi que la manche-châtelaine. Draperie en crêpe de chine chaudron retenue, à gauche, à l'encolure, par une belle agrafe artistique. Cette draperie, qui fait tout le devant du corsage, s'agrafe sous une bretelle en ruban chaudron qui passe sous la ceinture, fermée par une haute boucle, et descend sur le tablier; le bas est pris dans une jolie passementerie à longues pendrilles. La manche plate en peau de soie.

N° 6. *Robe de mariée en moire française et peau de soie.* — Traîne et quille en moire française; tablier et draperie en peau de soie. Celle-ci se drape diagonalement et découvre le bas du tablier qui est garni verticalement de fines traines de boutons de fleur d'orange. Le corsage froncé, ouvert en cintre sur une guimpe plissée en gaze lisse, avec une dentelle dont un côté descend à la taille, sous la haute ceinture de moire fermée par une boucle. Manche plate, à coude, fermée extérieurement par une suite de boutons en passementerie; un bouillon-gigot en crêpe lisse.

N° 7. *Pardessus de printemps en gaze perlée.* — Façon visite avec des pans étoles garnis, au bas, d'une riche passementerie perlée, terminée par un effilé pluie de jais. Pièce d'encolure en passementerie avec effilé pluie de jais surmonté d'une ruche de dentelle qui se continue en boa, avec un gland de jais au bout. Au contour de la visite, effilé et ruche, celle-ci autour du cou.

N° 8. *Costume Marie-Antoinette, pour jeune fille et jeune femme. Surah rose sèche, pékin à rayures de gaze et tulle brodé de soie rose et mousse.* — Sous-jupe en taffetas avec une quille en pékin à gauche. De chaque côté, s'arrête la jupe qui est en surah et montée par des fronces; dessus tombent trois pans en ruban d'inégale longueur partant du chou qui attache la ceinture sur le côté. Fichu Marie-Antoinette. Gaze crème rehaussée d'une dentelle, se croise devant et s'arrête sur la poitrine par une fleur ou un nœud. La manche large se fronce à un poignet qui reçoit une engageante en dentelle. Les coiffures qui accompagnent les toilettes sont de M. Perrin-Reverchon et exécutées avec les postiches inventés par lui. Les deux capotes de M<sup>lle</sup> Hélène sont de forme béguin, très à la mode en ce moment.

Il est maintenant certain que l'on reporte des bijoux; bracelets, broches, châtelaines et breloques se voient au cou, au bras et au côté de la ceinture. Le bijou accompagne agréablement une jolie toilette, mais il n'en faut pas abuser. De jolies épingles,

comme attache des brides ou de la mentonnière du chapeau se portent couramment et, le plus souvent, le bouton d'oreille est assorti. Des cercles d'or composent un bracelet semainier; chaque cercle diffère. Le large cercle plat, avec initiales en or de deux tons, se porte à la ville; mais si les initiales sont en pierre fine, il est de soirée ou de diner. On va reporter le collier d'or ou d'argent sur le costume montant, c'est gentil pour l'été; nous vous dirons si son succès dépasse les espérances des intéressés.

CORALIE L.

M<sup>lle</sup> Thirion, 47, boulevard Saint-Michel, fait en ce moment de très gentils costumes en lainage d'un goût charmant et de prix abordable, nous les signalons à nos lectrices.

Très bonne coupe, élançant la taille, qu'elle prend avec élégance en lui laissant sa souplesse, telles sont les qualités du corset de M<sup>me</sup> Billard, qui réunit le confortable et la coquetterie. Pour les jeunes femmes et les personnes délicates, le corset avec bandes en caoutchouc est parfait; pour le voyage, la brassière de repos. Pour l'été, le corset en gros tulle est ce que l'on peut imaginer de plus commode. Son porté est des plus agréables. M<sup>me</sup> Billard, 4, rue Tronchet.

Les chaussures d'été de la maison Kahn, 55, rue Montorgueil (à l'entresol), sont bien faites, d'excellente qualité et de formes élégantes. Nous signalons pour grande toilette sa botte fine et légère donnant au pied des contours aristocratiques, en chevreau glacé mat piqué blanc ou noir, à 20 fr. 50.

Nos lectrices ont raison d'apprécier pour son allure pratique la botte en chevreau mat à 14 fr. 50. Le soulier Richelieu en chevreau mat, points découverts, à 10 fr. 50, vous fait le pied le plus joli du monde. Appelons l'attention pour chaussure de bébé, très réussie et très avantageuse, sur la bottine en chevreau mat à lacet et empeignes vernis, à 7 fr. 75.

Rappelons que la maison HENRY KAHN envoie franco son catalogue dès qu'on lui en a fait la demande.

Que vous dire des machines à coudre de la Compagnie française que nous ne vous ayons déjà dit. Son habile ingénieur et inventeur, M. H. Vigneron, qui a reçu à toutes les Expositions les plus hautes récompenses, a trouvé le moyen de perfectionner encore la machine n° 3, qui lui a valu le diplôme d'honneur. Que lui réserve donc le jury de 1889! Nous sommes heureuse de pouvoir en toute assurance recommander cette machine à nos lectrices: c'est celle dont se servent les écoles professionnelles de la ville de Paris. Travail facile, guides commodes et pratiques, mouvement très doux; la plus petite pression fait marcher le mécanisme, donc point de fatigue pour la personne qui travaille. La maison de vente se trouve: 70, boulevard de Sébastopol.

HYGIÈNE

Parfumerie Guerlain, 15, rue de la Paix  
Répéter à nos abonnées l'adresse de la maison





COSTUME EN LAINAGE VERT-DE-GRIS DE MADAME PELLENIER-VIDAL, 17, RUE DUPHOT.

(DEVANT ET DOS.)

Guerlain, c'est leur dire qu'elles peuvent sans crainte faire usage de tous les produits que l'on y trouve; produits manipulés avec un soin extrême et ne contenant que des matières de première qualité, M. Guerlain a trouvé des formules de cosmétiques et de parfums qui ont fait de sa maison la première de ce genre d'industrie. Tout y est exquis pour l'odorat et hygiénique pour la toilette. La crème de fraises est un cold-cream onctueux et agréable; très rafraîchissante, la crème émolliente au suc de con-

combres; celle de limaçons est excellente pour les personnes dont le sang afflue aux joues après les repas. Il est bon en ce moment de faire usage de l'un de ces cold-cream pour prévenir l'effet souvent désastreux pour le teint, des rayons du soleil printanier. Comme eau de toilette, l'eau de benjoin, de Judée, de laurier camphrier; la poudre de Cypris dont la légèreté prouve qu'il n'entre dans sa composition que de la fleur de riz manipulée avec un soin tout spécial.



## NOUVEAUTÉS ÉLÉGANTES

MM. Roullier frères, fabricants. — Maison de vente  
27, rue du Quatre-Septembre, à Paris.

Depuis longtemps la mode n'a eu à enregistrer d'aussi belles nouveautés que celles dont nous avons à vous parler aujourd'hui. Très beau, le tissu broché avec grandes branches de corail, vieux bleu avec marine, beige et gros bleu, corail avec noir, poussière et noir; ces costumes se font avec panneaux unis de côté, ceinture plissée Empire et corsage mi-uni, mi-broché; l'un est de 8 fr. 25 le mètre, l'autre de 5 fr. 25. Très riche, le Louis XVI à grands ramages; vert-de-gris avec fleurs pourpre, havane camaïeu, bleu sarde et noir, bleu et vieil or, 7 fr. 75 le mètre. Un tissu qui est appelé à faire sensation c'est la Rayonnante. Sur fonds gris argent, crème, réséda, havane clair, des gerbes d'épis argentés s'élançant en bouquets. Prix: 9 fr. en 60 cent. de large et 5 fr. 75 l'uni en double largeur. Le costume en cachemire indien tissé teint ne coûte que 6 fr. 25 le mètre. Un autre délicieux costume, est en mousseline de laine India serpentée de soie avec la veste albanaise sur ceinture pointue; le gilet à rayures serpentées de soie; trois nuances seulement sont disposées pour ce costume: réséda, tabac d'Espagne et vieux rose; tout le devant se rapproche par les serpentés et des panneaux unis sont disposés de côté. Le costume indispensable pour jeunes filles et

jeunes femmes, c'est le rayé anglais sur fond à mille raies; sur le bleuté, les gris, les noirs et les bleus; sur les nuances beige, le rayé tricolore assez écarté. Sur les nuances anglaises les raies de différentes dimensions, toujours avec une raie d'une note gaie, telle que le cerise et le grenat. Ce costume charmant et de la plus exquise distinction ne coûte que 4 fr. 90 le mètre en grande largeur. Lorsque nos abonnées visiteront l'Exposition universelle, elles iront à la Compagnie des Indes où elles trouveront des milliers de tissus, tant en foulard qu'en riche fantaisie; à présent, nous nous contentons de cette nomenclature et nous répétons que la maison Roullier frères envoie des échantillons *franco* à qui les lui demande.

## LAIT ANTÉPHÉLIQUE DE CANDÈS

Boulevard Saint-Denis, 26

Les femmes soucieuses de la beauté et de la fraîcheur de leur teint, feront bien d'employer, surtout au printemps, le *lait antéphélique* ou *lait Candès*. Mélangé avec trois fois autant d'eau, ce lait est une précieuse eau de toilette, il empêche le retour des taches de rousseur, qu'il enlève à l'état pur; il dissipe hâle, rougeurs, boutons, rugosités, rides précoces, il tient libres les pores de la peau et, en tonifiant et dépurant l'épiderme, il rend et conserve au teint sa fraîcheur et son éclat. Chez Candès, boulevard Saint-Denis, 26 (*franco* contre mandat de 5 fr.)

## Explication des Gravures noires (pages 121 et 123)

*Costume en pékin gris de deux tons.* — La jupe est inclinée; à gauche, près de la hanche, se monte une quille plissée perdue sous le lé de derrière; à droite, la jupe a les rayures verticales; celles du tablier sont posées diagonalement et celui-ci relevé de trois plis à la pointe de la quille. Corsage-veste ouvert sur un gilet en drap gris qui prend de la poitrine, et se complète par une guimpe en gros tulle brodé, à col drapé. Un col rabattu avec revers aigus encadrés d'une bande de drap gris. Ceinture drapée, coques et cocarde devant. Manchette à la manche ronde et longue.

*Costume en lainage vert-de-gris garni de broderie.* —

Jupe en taffetas, garnie, à droite, d'une quille en lainage serrée par trois étages de fronces. De chaque côté de cette quille s'arrête la jupe du corsage-polonaise, dont le bord droit se fixe sous une spirale en velours rouge ancien doublé de lainage. Sur le bord gauche est appliqué une broderie à jour. L'encolure, ouverte sur une pièce en velours, est plissée à droite, les plis perdus sous le côté gauche, qui ferme diagonalement. A la manche, bracelet en velours et broderie extérieurement. Une poche, ayant la forme d'un V, se pose à gauche sur la hanche.

## Explication de la Gravure coloriée 4724

*Costume en lainage de fantaisie vieux rose, uni et lainage à carreaux, avec des rayures satinées crème et noir et crème.* — La sous-jupe, en taffetas, reçoit, de chaque côté, un large pli creux double qui fait panneau; les lés de derrière sont en tissu à carreaux, ainsi que le milieu du tablier et les côtés qui rabattent, dessus, en revers; ceux-ci reçoivent, en sens inverse, deux revers superposés, en uni, fixés par un bouton. Le corsage à carreaux fermé, au-dessous de la poitrine, par deux boutons, est ouvert sur une chemisette plissée, en uni, échancrée à l'encolure qui reçoit une collerette en tarlatane plissée. La chemisette, dégagée par le bas du corsage rejeté en revers, joue sur le tablier. La manche est en uni avec un haut parement à carreaux. Bas havane. Souliers mordorés.

*Costume en lainage gris à rayures satinées gris-bleu et faille grise.* — La jupe est en taffetas, avec un tablier légèrement et régulièrement drapé sous une quille très finement plissée, qui semble le prolongement du fichu plissé et croisé du corsage; lés de derrière en faille, ainsi que la chemisette froncée du corsage, les traverses sous lesquelles s'arrête le bas du fichu et le plissé du bas de la manche, découvert extérieurement par l'échancrure de celle-ci. La chemisette s'agrafe de côté et le corsage au milieu. La basque du dos est à plis creux. Une ruche à l'encolure, un dépassant à la manche. Bas de fil d'Ecosse et souliers vernis. Capote-toque en paille grise, garnie de velours et de choux en comète; un tuyauté de dentelle au bord. Gants de Suède.



## CHRONIQUE



J'ai assisté depuis notre dernière causerie, cela va sans dire, à plusieurs bals, mais je ne vous parlerai que d'un seul, de celui qui m'a paru le plus beau et le plus curieux de tous. J'ai parlé d'un bal ; j'aurais dû dire : une matinée, car les valseurs n'avaient que le soleil du bon Dieu pour éclairer leurs ébats chorégraphiques, et je dois avouer que le teint de quelques-unes des valseuses aurait eu besoin d'être moins exposé à la lumière impitoyable. Du reste les couples y allaient de bon cœur, sans crainte d'arracher les traînes ou de bousculer les meubles. Les costumes étaient faits pour résister à des « abordages » encore plus sérieux. Quant aux meubles, ils consistaient uniquement en pièces de canon de six kilomètres de portée. Le buffet brillait par son absence ou du moins consistait uniquement dans les caisses à eau suffisamment garnies pour étancher la soif des douze cents invités, *very select*.

Vous avez compris que le bal en question n'était autre que la danse des matelots sur un navire de guerre, et vous vous êtes déjà dit : « Voilà notre amie Constance qui a fait encore des siennes ! »

Eh ! bien, oui ; je l'avoue. J'ai tiré ma bordée, comme disent mes amis les marins ; une bordée pas bien méchante, puisque je suis déjà rentrée à mon poste. Il est bon de couper la saison par une petite fugue, à l'époque des premiers bourgeons. La vengeance est encore si loin !

Donc je suis allée faire un petit tour à Nice. Mais le moyen de passer devant la rade d'Hyères sans rendre visite à mon vieil ami le capitaine de vaisseau qui commande la *Couronne*, vaisseau-école des canoniers. C'était un dimanche, et je me suis rendue à bord pour la messe, par une mer... !

Les seize canotiers de la baleinière du commandant ont *sougué* de tous leur bras, sans pouvoir faire en moins d'une demi-heure les deux kilomètres du trajet. Nous embarquions des lames plus que nous ne voulions et l'on m'avait affublée d'une casaque en toile cirée, sous laquelle vous ne m'auriez pas reconnue, ô mes belles amies, qui avez tant de peine à être, avant l'élévation, à la messe d'une heure de la Madeleine !

C'est beau une messe à bord ; d'autant plus beau que c'est plus rare aujourd'hui, vous saurez pourquoi. Et cependant, ce jour là, on offrait la Victime sainte sur deux navires français mouillés côte à côte.

Par le sabord de la batterie j'apercevais l'arrière de l'*Iphigénie* où flottait le pavillon blanc à croix rouge, signal de respect qui dit aux voisins : « Nous avons le bon Dieu ici ».

Et alors, j'ai pensé à vous, mères, sœurs, cousins des aspirants qui font leur campagne d'essai sur l'*Iphigénie*. Je me suis dit :

— Comme elles seraient heureuses de voir seulement ce « pavillon de messe » flottant sur le navire où le cher absent est exposé à tant de périls !

Si je m'écoutais, vous n'en auriez pas fini de sitôt avec la *Couronne*. Je vous raconterais l'inspection, le défilé sous les armes aux sons de la musique, le déjeuner exquis et fort gai, enfin les intermèdes comiques du bal des matelots, exécutés par le loustic du bord. Cette homme de talent nous a rendus malades de rire, pendant un quart d'heure, en mimant les contorsions et les attitudes d'un chasseur de grenouilles poursuivant son gibier dans une prairie.

Mais il est temps que nous allions faire une apparition à Nice où quelques amis nous attendent.

\*\*\*

Un qui ne nous y attend guère, par exemple, c'est le soleil ; mais je n'insiste pas. Les Niçois sont navrés quand on imprime qu'il fait mauvais chez eux. A quoi bon faire de la peine à ces braves gens ? Ne parlons donc pas du soleil, ni des « splendeurs du carnaval ». Aussi bien il ne faut point parler de ce qu'on n'a pas vu. Les amateurs de légende ont pu se satisfaire, d'ailleurs, en lisant les correspondances envoyées aux journaux de Paris. Ils ont pu y voir que la chaleur était gênante, que les choses étaient magnifiques, et même que j'assistais à la bataille des fleurs.

Mon dieu ! non. Je n'y assistais pas, et pour cause, mais j'ai su qu'on s'est fort bien passé de moi, et que la foule était énorme. Il paraît que les badauds de la Promenade des Anglais valent ceux du boulevard des Italiens, où l'on voit, en Carnaval, deux cent mille Parisiens « attendre les masques. »

Nice a gagné de l'argent cet hiver. Le tremblement de terre est oublié, et l'allée du bord de la Méditerranée serait un des plus beaux endroits du monde, sans les palmiers pour rire qui la bordent, et sans cette malheureuse jetée. Promenade qui ressemble à une tour Eiffel écroulée dans l'eau, et qui ne sera jamais achevée. Le casino, à cheval sur le Paillon, ne l'est pas encore, et tous ces *inachèvements* agacent l'esprit et les yeux comme un point d'interrogation perpétuel.

Pas besoin de répéter que l'on trouve, sur ces bords heureux, les plus jolies femmes de l'Europe et des toilettes charmantes. Cependant les toilettes des étrangères sont comme leurs montres : rarement elles vont tout à fait juste avec Paris.

J'ai brûlé Cannes faute de temps, et aussi par crainte du chic à outrance qui y règne en maître. Là trône l'élégance du grand monde français. Comme à Paris, il faut calculer son temps minute par minute pour faire face à la corvée des *jours*. Le moindre déjeuner est mortel par l'abus du grand genre et de l'étiquette. La livrée, les équipages, la tenue des appartements, tout semble combiné pour faire croire qu'on n'a pas quitté la rive gauche de la Seine. Vite, passons.

Saint-Raphaël est moins merveilleux, plus « bain de mer ». J'ai passé là un temps trop court chez des amis, gens tout aussi élégants que d'autres quand ils sont à Paris ou dans leur terre, mais qui consen-





Robe de mariée et toilettes de printemps de Madame Gradoz, 67, rue de Provence. — Chapeaux de Mademoiselle Hélène, 20, rue des Pyramides.



tent à dîner là sans se mettre *in focchi*. Même, ils ont l'excellente idée de faire endosser à leurs gens l'uniforme de leur yacht, ce qui, vous le pensez bien, suffirait à me ravir d'aise. Du yacht, je ne vous dis rien. Je serais perdue si je me mettais à en parler. Mais quelle bouillabaise j'y ai mangée durant une promenade, faite par un pêcheur provençal, avec des loupes et des rascasses jetés vivants dans la casse-  
role !

Et puis, à Saint-Raphaël, j'ai vu Alphonse Karr, toujours vigoureux de corps et incomparable d'esprit ; toujours taillant ses rosiers et maniant sa plume, toujours peignant les hommes et les choses d'un mot. Sa conversation est une suite de clichés instantanés. Comme nous parlions de Venise :

— Mon Dieu ! Venise est tout simplement une ville inondée, qui en a pris son parti.

Et dire que certaines gens prétendent qu'il est ennuyeux de vieillir !

\*\*\*

Vous croyez peut-être que je suis revenue directement des bords de la Méditerranée dans la grande ville ? Ah ! bien, oui ! Quand je me suis vue à Marseille, le désir m'a pris d'aller saluer mon vieil ami l'Océan, à Biarritz. Et j'y suis allée : c'est l'affaire de dix-huit heures à peine.

Je n'ai pas vu la reine Victoria, bien que je sois allée rôder autour de son château où ne flotte, quoi qu'on en dise, aucun pavillon britannique ni français. En revanche, des hussards et des fantassins gardent la souveraine amie, et cela fait plaisir d'apercevoir le bout d'une couronne dans notre pays. Tel dans un château, fermé par la ruine des propriétaires, on aime à entendre, parfois, la traîne d'une robe de soie balayant, comme au bon vieux temps jadis, le parquet terni et dénudé.

Mais déjà l'auguste visiteuse est rentrée chez elle. Suivons son exemple et revenons à Paris.

\*\*\*

Juste ciel ! que de sujets de chronique !

Le duc d'Aumale est revenu de Belgique ; voilà le Général qui part pour Bruxelles ; jamais ces deux hommes ne se mettront d'accord. La tour Eiffel est finie ; un petit drapeau de rien du tout flotte à sa pointe, mais ce guidon, en réalité, pourrait servir de tapis au salon d'un de nos grands hôtels. Voilà une jeune et jolie Juliette à l'Opéra et, prodige merveilleux, elle a de la voix. Au *Gymnase* une pièce amusante et une belle-mère qui tourne la tête à tout le monde. A l'Odéon, des vers superbes, une musique admirable et une Clytemnestre qui l'est moins. Sarah Bernhardt est revenue. L'Hippodrome est rouvert. Les Tuileries sont devenues un jardin. Le nouveau cercle de l'Union artistique est inauguré. La gare Saint-Lazare est finie. M. Carnot a dîné chez l'ambassadeur d'Allemagne, ce qui a dû être un dîner follement amusant à tous les points de vue.

Laissons de côté cette abondante matière chroni-

cable et parlons du monde proprement dit, mais, d'abord, plaignons les maîtresses de maison n'ayant plus, pour servir de *clou* à leurs soirées, le brave général qui, précisément, n'a pas voulu être mis au clou.

La Semaine Sainte, qui va commencer, interrompt une série de fêtes mondaines comme on n'en avait pas vu depuis longtemps. Partout la comédie fait fureur, jouée par des artistes de profession ou par des gens du monde. Ces messieurs s'en plaignent un peu, car ils sont condamnés à ne voir, pendant deux heures, que les nuques des invitées. C'est ce qu'un de mes amis, faiseur de calembours atroces, appelle le théâtre de *cent dos*.

Où se rattrape un peu au buffet, où le Carême autorise l'orangeade .. et les conversations spirituelles quand une raison majeure ne les interdit pas. Les actrices des Français, lorsqu'elles ont figuré sur le programme, redeviennent, leur rôle achevé, des invitées ordinaires et sont fort entourées, tandis qu'elles trompent leurs lèvres dans la coupe de champagne glacé. L'autre soir, chez M<sup>me</sup> Guyon, la femme du médecin célèbre, les femmes s'étouffaient pour voir la ravissante toilette de crêpe de Chine mais portée par M<sup>lle</sup> Brandès, qui venait de jouer *Entre chien et loup*, de Léon de Tinseau. On avait eu d'abord un programme musical remarquable, exécuté par la maîtresse de maison et les meilleurs instrumentistes de l'Opéra, et la soirée s'était terminée par une des pantomimes, fort à la mode aujourd'hui, que Larcher compose et interprète avec un merveilleux talent... funambulesque, secondé par la belle Invernizzi, de l'Opéra.

On a joué deux fois, chez M<sup>me</sup> Bemberg, le *Dossier 127*, du marquis de Massa, avec M<sup>me</sup> Saly-Stern pour principale interprète, fort remarquée dans un rôle spirituel émaillé de couplets. Chez M<sup>me</sup> de Marivault, la troupe ordinaire, parents et amis, a joué le *Chapeau d'un horloger* et deux autres pièces, dont une en vers composée par la baronne Fernand de la Tombelle. Et ceci n'est qu'une faible partie du contingent général. Mais je ne parle que de ce que j'ai vu.

Quand j'aurai ajouté que le Concours Hippique est à son apogée, vous me demanderez, chères lectrices qui ne vivez pas dans ce tourbillon, ce qu'il reste de temps aux Parisiennes pour expier leurs péchés.

Leurs péchés ! Ma foi ! que l'on me dise d'abord où elles pourraient prendre le loisir d'en commettre !

\*\*\*

Par une exception qui sera, je le promets, beaucoup plus que rare, je recommande aux mères de famille qui cherchent une institutrice, une jeune fille de vingt-six ans, de naissance anglaise, fille d'un médecin très connu à l'étranger, et de l'honorabilité la plus parfaite. Elle est protestante, fort distinguée, et parle l'anglais, le français et l'allemand.

CONSTANCE.



# La Fille du Cacique

## PREMIÈRE PARTIE

### I

#### L'ADOPTION



NE grande animation régnait, ce jour-là, sur l'un des quais du bassin de Saint-Nazaire.

Un superbe navire de commerce, battant pavillon anglais, venait d'arriver de la haute mer.

A en juger d'après l'aspect de la carène verdie par les herbes marines, le colosse avait longuement lutté contre l'Océan ; il semblait se reposer fièrement de sa campagne, au milieu des autres bâtiments, ses voisins, dont les flancs, soigneusement entretenus, miroitaient au soleil d'août.

Groupés autour de la planche de débarquement, prêts à offrir leurs services, des ouvriers du port, en quête de travail, demandaient aux matelots de les présenter au capitaine.

— Vous ne pourrez parler au *patron*, leur répondit le pilote français qui servait alors d'interprète aux nouveaux venus, le pauvre homme est mort en route ! Vous ne remarquez donc pas les vergues et le pavillon ?

Tristement entrecroisées, ainsi qu'au jour du vendredi saint, les vergues s'étendaient, en effet, comme des bras énormes et se penchaient lourdement en signe de tristesse ; le drapeau monté seulement à mi-hauteur, à la corne d'artimon, retombait tout plissé, sans qu'un souffle de vent l'agitât.

Les promeneurs, en flânant sur le quai, remarquèrent bientôt l'air de désolation qui semblait planer sur ce grand corps sans âme. Le *Lancaster* avait perdu son « maître après Dieu ».

On se groupa autour du bâtiment. Parmi les curieux, deux hommes (le père et le fils, sans doute, à ne considérer que leur ressemblance frappante...) se faisaient remarquer par leurs allures singulièrement distinguées.

— Bien sûr que ce sont des Parisiens ! disaient entre eux les loups de mer attirés là par l'arrivée du *Lancaster*. Et, tout en lançant de leur pipe de grosses bouffées de fumée, ils frôlaient malicieusement du coude les étrangers au risque de les tacher de goudron.

Sans être précisément des Parisiens, M. Martini et son fils Georges venaient pourtant de la capitale qu'ils avaient abandonnée, aux jours les plus chauds de l'été, pour visiter les côtes de Bretagne.

Consacrant sa fortune à l'instruction de son unique enfant, M. Martini cherchait toutes les occasions de développer dans l'esprit du jeune homme les facultés d'observation qui permettent aux artistes de s'affranchir des traditions étroites, leur donnent une méthode originale et en font des maîtres.

Georges était élève libre à l'École des Beaux-Arts ;

le spectacle si nouveau pour lui de ce port breton en pleine activité, où le moindre batelet courant sur l'onde calme du bassin se transformait, à ses yeux, en un sujet d'étude, attirait vivement son attention.

Tout à coup, un mouvement se produisit dans la foule environnante, et son père lui montra du doigt le pont du *Lancaster*, sur lequel les matelots se tenaient rangés, tête nue.

Un gros baril, couvert d'un voile noir, fut amené devant un panneau largement ouvert et accroché au câble de la grue de déchargement.

Les petites Bretonnes, aux coiffes pointues, qui passaient sur le quai, se signèrent dévotement et tous les hommes saluèrent.

Ce baril était un cercueil.

On y avait, selon l'usage, enfermé le corps du capitaine en le plongeant dans l'alcool.

Le lugubre *colis* fut déposé sur une charrette pour être transporté dans les bureaux de la *Santé*, où l'on devait procéder officiellement à son ouverture et à la reconnaissance du corps.

Les marins du *Lancaster* s'apprétaient à suivre le convoi funèbre de leur malheureux chef, quand une jeune fille, légèrement bossue, d'apparence délicate, apparut au milieu d'eux et vint prendre la tête du cortège.

— Retire-toi, *cholita* ! s'écria brutalement le second du navire qui s'était placé devant ses matelots ; maintenant que le capitaine est mort, tu n'es plus rien pour nous, entends-tu bien ? Va te promener, charmante enfant !

Et la saisissant brusquement par le bras, il envoya la pauvre infirme rouler sur un tas de cordes qui s'allongeaient capricieusement autour d'une ancre à demi enfoncée en terre, sur le bord du quai.

La jeune fille poussa un cri : elle avait failli tomber dans les eaux dormantes du bassin sur lesquelles la proue du navire projetait son ombre grise. Il y eut un frémissement dans la foule. Cependant, quelques ouvriers du port, des gens sans foi ni loi, rebut de tous pays, applaudissant à cet acte de sauvagerie, se mirent à rire aux dépens de la victime.

— Ta bosse va rentrer, *Tiatia* !... hurla l'un d'eux en faisant allusion, dans le patois du littoral, au teint un peu bronzé de la pauvre fille. Mais permets auparavant que je la touche un peu, cela porte bonheur !

Et le rustre s'approcha de l'étrangère en riant d'un gros rire bête.

— Arrière, butor ! cria alors M. Martini, du milieu des spectateurs, et, fendant la foule, suivi de son fils, il prit la jeune fille par la main et l'entraîna à l'hôtel du Lion-d'Or où il était descendu, en face de la vieille église de Saint-Nazaire...

En entrant dans l'hôtel, la bossue qui, jusque-là, avait baissé la tête, la releva brusquement, et saisissant fébrilement les bras de son protecteur, le regardant avec deux grands yeux noirs, profonds, ve-



loutés, d'une expression indéfinissable, elle prononça d'une voix vibrante ces deux mots en espagnol : *Gracias caballero* ! puis fondit en larmes. On eût compris ce simple remerciement sans savoir la langue de Cervantès ; c'était un de ces accents du cœur qui ne trompent pas, un de ces élans de gratitude qui rapprochent souvent pour toute leur existence des gens inconnus la veille les uns aux autres.

— Quels yeux magnifiques ! murmura Georges à son père, en regardant leur nouvelle connaissance. Elle n'est pas jolie avec son profil de chèvre, mais quels yeux ! Je n'ai jamais rien vu de pareil ! C'est l'idéal de vie que je cherchais et que mon pinceau n'a jamais rendu encore, faute de modèle. — Des yeux comme ceux-ci feraient la fortune d'un peintre !

\*\*

M. Martini, tout en conduisant la petite bossue à l'hôtel, avait réussi, non sans peine, à lui arracher son nom. Elle s'appelait Mariquita ; le second du *Lancaster* nous a déjà dévoilé son origine en la qualifiant dédaigneusement de *cholita*.

Les *cholos* sont les descendants des anciens indigènes du Pérou ; ils forment une des catégories les plus nombreuses parmi les races variées qui se partagent cette région de l'Amérique du Sud.

On aurait deviné la patrie de Mariquita à son accoutrement aussi bien qu'à sa physionomie très accentuée et à ses allures. Elle avait le torse étroitement drapé dans une mante rouge ; au-dessous de sa jupe courte, sorte de fourreau étroit, apparaissaient ses jambes grêles que couvraient des bas couleur chair. Ses petits, très petits pieds, étaient emprisonnés dans des souliers de satin blanc, le grand luxe des Péruviennes. Des fleurs, simplement piquées dans les cheveux, complétaient d'ordinaire la toilette des *cholitas*, mais Mariquita s'était, ce jour-là, entouré la tête d'un voile noir ; à défaut de vêtements de deuil, elle avait, sans doute, tenu à manifester ainsi la tristesse que lui inspirait la mort du capitaine du *Lancaster*.

Cette jeune fille, (elle avait près de quinze ans déjà) était, au physique, une étrange créature.

Par suite d'un arrêt de développement ou d'un accident arrivé dans la première enfance, sa taille disparaissait sous une rotondité du dos assez prononcée ; la tête, enfoncée entre les épaules, avait un caractère très personnel, tout en rappelant le type si accusé des indiennes du Pérou dont la physionomie porte l'empreinte d'une mélancolie native : ovale du visage allongé, front un peu étroit, nez droit aux narines relevées et d'une mobilité extrême. La bouche aux lèvres d'un rouge vif, ornée de dents blanches, perlées, se dessinait franchement au-dessus du menton à fossette.

Comme l'avait justement remarqué Georges Martini, Mariquita avait des yeux à faire rêver un poète, à enthousiasmer un artiste. Posés à la chinoise, très largement fendus, ils étaient bordés de cils bruns fort longs mais relevant leurs pointes de manière à permettre au regard d'éclairer toute la physionomie ; ils semblaient de velours noir, avec une expression étonnante de tendresse et de vivacité tout ensemble... tantôt humides, allongés, ils reflétaient

une douceur infinie, tantôt brillants, fiévreux, une ardeur inimaginable.

C'étaient deux yeux sorciers, variant vingt fois en une minute et d'une séduction étrange.

Ajoutez à ce portrait fidèle un teint légèrement foncé, chaud, doré comme la peau d'un fruit caressé par le soleil et de magnifiques cheveux noirs et lisses qui encadraient toute la tête en retombant sur les oreilles.

\*\*\*

Après avoir fait donner à Mariquita quelques aliments qui la réconfortèrent et la remirent un peu de ses émotions, M. Martini dit à son fils :

— Nous allons voir maintenant le consul d'Angleterre et lui raconter la scène de brutalité à laquelle nous avons assisté tout à l'heure. Il ne faut pas laisser impunis de pareils actes. Nous ne pouvons d'ailleurs garder plus longtemps avec nous cette pauvre créature, qui doit avoir des amis à bord du *Lancaster*, ou tout au moins un correspondant en France ; je prierai le consul de prendre des renseignements chez l'armateur du navire, de commencer même une enquête immédiatement en interrogeant l'équipage. Si j'ai bien compris le sens des paroles du second, notre déshéritée a perdu son premier soutien dans la personne du capitaine. Il y a là-dessous un mystère qu'il faut approfondir sans plus tarder.

— Mais, mon père, cette petite est Péruvienne, elle ne parle pas la langue anglaise... Que ne l'interrogez-vous en espagnol vous-même ?

— Non ; je tiens à faire les choses régulièrement. Mariquita était embarquée sur un bâtiment anglais, voyons d'abord le consul d'Angleterre, quitte à nous adresser ensuite au ministre du Pérou qui doit être, en effet, le protecteur légal de cette jeune fille ; c'est évidemment une Indienne de la côte. Comme il est regrettable que la nature l'ait ainsi disgraciée !

Et M. Martini regarda l'enfant d'un œil humide qui exprimait une souveraine bonté.

Mariquita, pour éviter de troubler la conversation de ses amis, s'était discrètement mise à l'écart dans un coin de la grande salle à manger de l'hôtel où ils l'avaient accompagnée. Tout en achevant de déguster une pêche, elle avait soulevé le rideau d'une fenêtre et regardait curieusement dans la rue.

Sa situation, tout étrange qu'elle fût, ne paraissait la préoccuper que très médiocrement ; elle n'était nullement embarrassée dans ses mouvements. On devinait, en l'étudiant un peu, une de ces natures précoces qui se développent si librement aux pays du soleil.

M. Martini fut stupéfait quand, se retournant tout à coup de son côté, elle lui dit :

— Vous accompagnerai-je chez le consul, monsieur ?

— Comment ! Mais vous savez donc le français ?

— Un peu, monsieur ; la religieuse qui m'a en partie élevée au couvent de Callao était une Française.

— Elle est étonnante, cette petite ! s'écria Georges, qui avait la mauvaise habitude de faire toujours ses réflexions à haute voix.



— Nous irons tous les trois au consulat, reprit son père, il le faut.

En sortant de l'hôtel du Lion-d'Or, Mariquita, qui marchait à côté de M. Martini, s'arrêta soudain.

La pensée lui vint d'entrer à l'église, dont la porte s'ouvrait en face.

— Cela me donnera du courage, dit-elle gravement.

Alors, poussant la porte de bois vermoulu, elle se prosterna sur les dalles usées de la vieille masure qu'on appelle encore *la paroisse* à Saint-Nazaire, puis, doucement, comme une ombre, sans qu'on entendit le bruit de ses pas, alla s'asseoir par terre devant le maître-autel.

— Elle n'est pas Péruvienne à demi ! dit M. Martini à l'oreille de son fils.

— Quelle grange que cette église ! reprit Georges, en inspectant d'un œil étonné les murailles nues du sanctuaire sur lesquelles la chaux, désagrégée par l'air salin, formait de grandes plaques verdâtres. Pas un détail architectural intéressant ! On gèle ici, en plein été ! Il y règne une humidité de cave... J'espère que la petite ne restera pas clouée là pendant longtemps. Sans compter qu'il deviendrait dangereux de séjourner au-dessous du clocher si le vent venait à augmenter... Entendez-vous le bruit des rafales dans la toiture ?

— C'est une église de pêcheurs, mon ami ; je l'accorde qu'elle manque de cachet, mais on prie Dieu partout quand on sait prier. Notre jeune protégée ne paraît guère absorbée par les questions d'apparence extérieure qui l'occupent avant tout, mon cher peintre. Vois plutôt...

Et il montra du doigt à son fils la petite Indienne qu'ils pouvaient regarder, entre deux colonnes du chœur, sans la déranger dans ses méditations.

Un rayon de lumière jaillissait d'une rosace pratiquée derrière l'autel, au-dessus de statues en bois peint représentant le Christ entouré de saint Jean et de la sainte Vierge, images grossières et d'une raideur extraordinaire, dues à la piété naïve de quelque

marin-charpentier. La lueur tombait en longue traînée sur la tête de la jeune fille, l'environnant de clarté, et jetait une note blanche dans la demi-obscurité de l'église.

— Il lui faudrait des cheveux blonds, un teint de lys et de rose, une taille élancée, toutes choses qu'elle n'a pas ! — dit Georges à son père en songeant au tableau qu'il aurait pu composer — mais c'est égal, malgré ses imperfections elle a quelque chose d'absolument remarquable... l'expression !

Le consul d'Angleterre était absent. Son représentant, un petit homme tout rond, à la face rubiconde, reçut M. M. Martini et la Péruvienne avec une solennité qui n'avait d'égale que sa suffisance.

C'était un important personnage que ce premier commis. Il n'aimait pas à être importuné par le public, surtout à l'heure où, attablé entre un verre de pale-ale et sa pipe d'écume de mer, il savourait les délices du *far-niente* après un bon déjeuner.

Ses visiteurs étaient mal tombés ; — ils n'en purent tirer que des phrases vagues, à peine polies.

L'égoïste ne trouva enfin rien de mieux à faire, pour éviter de se compromettre, que de conseiller à M. Martini de conduire la délaissée au commissariat de police. N'était-ce pas une *cholita*, une indienne, une fille de rien ?

M. Martini, devant de pareils arguments, prit brusquement congé du commis de consulat en jetant sur son bureau une carte de visite sur laquelle on pouvait lire :

MARCELLO MARTINI

Ancien président de la Cour supérieure à Quito.

« J'ai peut-être compromis ma situation ! » pensa avec terreur l'employé.

AYLICSON ET A. MARIN.

(La suite au prochain numéro.)

## MOTS EN CARRÉ

Dans chacun des quatrains, chercher un mot du carré.

Le vent souffle du Nord et l'horizon se voile  
Sous les nuages bas qui flottent lourdement.  
La neige va tomber... elle tombe !... et l'étoile  
Sans rayons s'est cachée au fond du firmament.  
Grand'mère s'est couchée, en toussant, avant  
[l'heure :  
Ses yeux s'en vont... l'ouïe est plus mauvaise  
[encor  
L'hiver la fait songer ; et souvent elle pleure  
Devant ses longues nuits et son triste décor...

Grand'mère est difficile, un rien lui fait ombrage.  
Mais elle a tant souffert dans les pleurs et le deuil !  
J'ensoleille d'amour le déclin de son âge ;  
Et la faire sourire est mon suprême orgueil !

Elle a heurté son cœur en traversant le monde  
Au déni de justice, à l'ingratitude froideur...  
A moi de réparer, fillette rose et blonde,  
Les torts d'autrui qui font sa morbide pâleur !

A ce numéro sont joints la Gravure coloriée 4722  
Et le Patron découpé d'un Corsage-habit Directoire, figurine 1, page 126

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, imprimeur breveté, 24, rue Chauchat.



Deux écharpes pour costumes de ville :

N° 1. Echarpe en sicilienne noire, garnie, au contour, d'une ruche découpée en faille noire ; les pans plissés au croisement et les plis arrêtés par quelques points. Une pince à l'épaule fait tourner l'écharpe, qui dessine



N° 1. Echarpe en sicilienne.

le contour des épaules.

N° 2. Echarpe en cachemire de soie, brodée au contour du dos et au bas des pans, d'un léger dessin en soutache de soie ; au bord, une dentelle matelassée, genre Barcelone, tourne en angle aux deux tiers de la longueur des pans, puis une autre dentelle encadre le tiers du bas. Cet arrangement simule deux pans rabattus l'un sur l'autre.

Echarpe tour de cou en dentelle noire. — La partie qui enveloppe le cou est diminuée par des fronces verticales faites des deux côtés, puis un ruban noué de longues



Echarpe tour de cou en dentelle.

est donné au patron découpé ; mais il doit, comme le côté droit, se prolonger en pan-habit. Il faudra donc tailler ce côté gauche comme le droit, moins la taille, qui est drapée à celui-ci, tandis qu'elle est plate à gauche, comme le montre le patron 2.

Faire au devant la pince du dessous du bras et celle de poitrine ; réunir le petit côté, puis le dos. Former le pli creux maintenu à l'envers, qui fait dessiner au bas de l'habit une petite spirale. Avant de faire la pince de poitrine du côté droit, on formera trois plis étagés pour ramener le devant à la longueur voulue, faire ensuite la couture. Au bord opposé, faire les trois plis l'un sur l'autre pour simuler une ceinture drapée ; sous cette partie s'avance le côté gauche qui ne doit pas en dépasser le bord. Le plastron se fixe à droite et reste mobile à gauche.



N° 2. Echarpe en cachemire de soie.

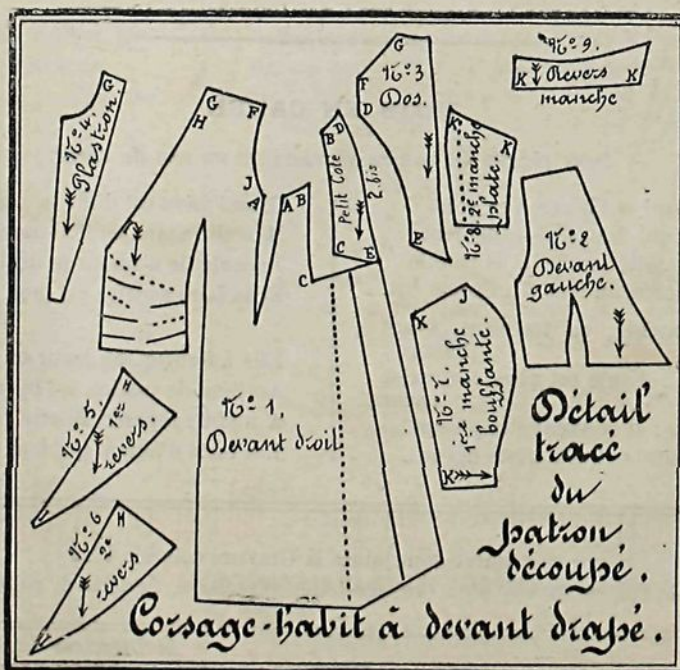
Modèles de Mademoiselle Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

coques, serre devant les deux pans de l'écharpe, qui sont inégaux.

Explication  
du patron découpé

- N° 1. Devant droit. —
- 2. Devant gauche. —
- 2 bis. Petit côté. —
- 3. Dos. —
- 4. Plastron. —
- 5. Premier revers. —
- 6. Second revers. —
- 7. Première partie de la manche, bouillon du haut. —
- 8. Deuxième partie de la manche, bas plat. —
- 9. Revers de la manche.

Ce corsage-habit se complète d'une jupe unie pour le tablier, qui est en tissu broché, et plissée pour les lés de derrière qui sont droits. Le détail tracé montre le côté gauche du corsage n° 2, tel qu'il



che. Deux grands revers posés l'un sur l'autre se montent au décolleté du corsage dont ils suivent le biais ; ceux de droite traversent diagonalement le buste et, à partir de la poitrine, sont indépendants. Les revers de gauche sont de la même largeur, mais moins longs, puisqu'ils s'arrêtent à la poitrine sous ceux de droite. La manche se compose d'un bouillon et d'un bas de manche que l'on réunira aux lettres de raccord ; le revers se pose sur la couture qui réunit le haut et le bas de la manche. Il faut 5 mètres d'étoffe en 70 c. de large. Les flèches indiquent le droit fil ; lettres de raccord, pointillés et traits correspondent aux coches et aux traits à la roulette du patron découpé. Pour la garniture, voir le Courrier des modes.





## Journal des Demoiselles

Modos de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

Rue Vivienne 48

Coiffettes de M<sup>me</sup> THIRION 47 B<sup>te</sup> St Michel — Capote de M<sup>lle</sup> HÉLÈNE 20 r. des Pyramides — Parfumerie  
de la M<sup>me</sup> GUERLAIN 15 r. de la Paix — LAIT ANTHÉPHEUQUE de CANDÈS 26 B<sup>te</sup> St Denis — Machine à Coudre de la  
M<sup>me</sup> H. VIGNERON 70 B<sup>te</sup> Sebastopol — Chaussures de la M<sup>me</sup> KAHN r. Montorgueil, 55.